G. Legros

PASCAL ET M. ANATOLE FRAN

U d'/of OTTAWA
39003002269164

PQ
1876
.P3
Z715
1913

.-L. LEGROS

ASCAL ET M. ANATOLE FRANCE

tobre 1913.

A. ROUZAUD
41, RUE DES ÉCOLES
PARIS

PASCAL ET M. ANATOLE FRANCE

Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

PQ
1876
.P3Z715
1913

PASCAL ET M. ANATOLE FRANCE

M. A. France, qui fut l'auteur des *Noces Corinthiennes* et celui de *Vers les temps meilleurs*, M. A. France qu'ont inspiré tout à tour l'Athênê casquée d'or, souriante et belle que connut Platon, la nymphe harmonieuse, drapée de mille plis frémissants que copia Phidias et (depuis qu'ont fui les déesses) la Marianne à coiffe phrygienne qui nous semblait « si bien » sous l'Empire, M. A. France, que l'on sait impeccable, incontesté et capable de tout comprendre, Anatole France enfin a écrit ceci :

BLAISE PASCAL ET M. JOSEPH BERTRAND.

(Les premières pages sont consacrées à M. J. Bertrand et à son livre sur Pascal. M. A. France se contente de citer ce qui a trait au géomètre et au physicien, puis parle des *Provinciales* et enfin de Pascal lui-même.)

... Et si l'on songe que ce malade était le fils d'un homme qui croyait aux sorciers et en qui le sentiment religieux était très exalté, on ne sera pas surpris du caractère profond et sombre de sa foi. Elle était lugubre, elle lui inspirait l'horreur de la nature et en fit l'ennemi de lui-même et du genre humain.

Il vivait dans l'ordure et s'opposait à ce qu'on balayât sa chambre. Il se reprochait niaisement le plaisir qu'il pouvait trouver à manger d'un plat et, n'étant point indulgent, il ne pardonnait pas aux autres ce qu'il ne se pardonnait point à lui-même.

L'excès de sa pureté le conduisait à des idées horribles. Si madame Périer, sa sœur, lui disait : « J'ai vu une belle femme », il se fâchait et l'avertissait de retenir un tel propos devant des laquais et des jeunes gens de peur de leur faire venir des pensées coupables (1).

. . . . . .

(1) Ces mots éveillent en nous des souvenirs classiques. Les termes intentionnellement choisis sont d'ailleurs de M. A. France qui prépare et aiguise le trait final. Il reculera cependant devant le mot et emploiera la périphrase.

Il ne témoignait que de l'éloignement à ses deux sœurs Jacqueline et Gilberte afin de ne point occuper un cœur qui devait être à Dieu seul.

.....

Certes, Pascal était sincère. Il pensait comme il parlait. Il observait les leçons qu'il donnait, mais ces leçons ne sont-elles pas littéralement celles que recevait Orgon du dévôt retiré dans sa maison ?

Je pense que pour beaucoup de raisons Molière n'a pas songé à peindre les Jésuites dans son *Tartufe*. La meilleure est qu'il eût fâché le roi à qui il était très empressé de plaire. Mais qu'il ait songé aux jansénistes (1) en faisant sa comédie, c'est ce que je suis bien tenté de croire et chaque jour davantage. .....

.....

.....

La stupeur passée, il faut essayer de comprendre ce curieux début; trois suppositions peuvent être faites, les voici selon la progression d'une invraisemblance croissante: M. A. France ne connaît pas Pascal, M. A. France ne connaît pas Tartufe, M. A. France ne juge pas avec une entière bonne foi. Envisageons successivement ces trois inadmissibles hypothèses.

Les *Pensées* ne sont certainement pas au nombre des vingt livres préférés de M. A. France, peut-on d'ailleurs ne préférer que vingt livres (2). Mais il serait aussi impertinent qu'absurde de supposer qu'il les ignore et avec elles les *Provinciales*, les *Opuscules* et les *Lettres*. N'a-t-il pas d'ailleurs tout lu, tout reflété ? Nous n'aurons pas à chercher bien loin : le *Jardin d'Epicure*, ce jardin un peu imprécis, mal clos peut-être, nous offre, chose bien curieuse, et ce, à chaque pas, des pensées inspirées, si l'on peut dire, de Pascal. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques-unes, on y remarquera des similitudes piquantes, des oppositions curieuses, Pascal dit : S'il y a un Dieu, M. A. France n'en doute pas.

(1) Le développement logique du raisonnement demanderait : « mais qu'il ait songé à Blaise Pascal »....

(2) Voir à ce sujet J. Lemaitre : *Les contemporains*. Ve série. Billets du matin.

Pensées de Pascal.	*Le Jardin d'Epicure.*
L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est.	
.....	Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite et m'ennuie.
Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante.....	
L'homme ne sait à quel rang se mettre, il est visiblement égaré et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.	.... Cette angoisse féconde nous la sentons croître en nous ; elle nous fait marcher vers un but inévitable et divin.
(*sur les pratiques religieuses* :)	(*sur la vie monastique* :)
Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi, qu'avez-vous à perdre....	On y perd la pensée, c'est un grand débarras.
Qu'est-ce que la pensée ? Qu'elle est sotte.	
S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible...	Si possédant comme Dieu la vérité, l'unique vérité, un homme la laissait tomber de ses mains, le monde en serait anéanti sur le coup et l'univers se dissiperait aussitôt comme une ombre.....
.....Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y élever une tour qui	La vérité divine ainsi qu'un jugement dernier le réduirait en poudre.

s'élève à l'infini. Mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable.

..... Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien.

Qu'un ciron lui offre (à l'homme) dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites..... du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs.... Je lui veux peindre, non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacune a son firmament, ses planètes.....

Humiliez-vous, raison impuissante.

La terre n'est qu'un grain de sable dans le désert infini des mondes, mais si l'on ne souffre que sur la terre, elle est plus grande que tout le reste du monde.

Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré.

Il se peut aussi que ces millions de soleils, joints à des milliards que nous ne voyons pas, ne forment tous ensemble qu'un globule de sang ou de lymphe dans le corps d'un animal, d'un insecte imperceptible .....
.....

Dans la nuit où nous sommes tous, le savant se cogne aux murs tandis que l'ignorant reste tranquillement au milieu de la chambre (1).

(1) M. A. France ne semble-t-il pas par cette pensée prendre contre Diderot la défense de la foi et répondre à cette critique : « Egaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour me conduire. Survient un inconnu qui me dit : Mon ami souffle la bougie pour mieux trouver ton chemin. Cet inconnu est un théologien. » Diderot.

Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.

La métaphysique a cela d'admirable qu'elle ôte au monde tout ce qu'il a et qu'elle lui donne ce qu'il n'avait pas, travail merveilleux sans doute, et jeu plus beau, plus illustre incomparablement que les dames et les échecs, mais, à tout prendre, de même nature.

Sans doute (je n'en suis pas très sûr), sans doute elles n'ont rien de commun, l'inquiétude que demande Pascal, l'anxiété qu'exige M. A. France, mais qui ne voit ici à quel point la forme littéraire réputée la plus neuve ou la plus hardie peut garder l'empreinte d'une idée, d'un mot inoubliable jeté à la hâte il y a des siècles sur quelque fragment de papier : « Les idées, écrit M. A. France, sont à tout le « monde et personne ne peut dire : celle-ci est mienne, « comme les pauvres enfants dont parle Pascal disaient : « Ce chien est à moi..... Donner une forme nouvelle à une « vieille idée, c'est tout l'art et la seule création possible à « l'humanité » (1). Admettons-le, mais n'y a-t-il pas de vieilles idées dont la forme première reste intangible parce qu'elle a réalisé d'emblée l'expression la plus forte et la plus indestructible, et n'est-ce point cela qui caractérise les pensées sublimes qu'on ne peut sans danger recréer ou refondre.

Qui tenterait, par exemple, de donner une forme nouvelle à celle-ci, dont on a pu dire justement qu'elle atteignait à la fois aux sommets de Bossuet et de Shakspeare :

Le dernier acte est sanglant quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

Serait-ce à cause de pensées comme celle-là, terrible il est vrai pour l'optimisme d'un épicurien béat, que M. Anatole France tombe dans cette erreur et cette banalité : l'amertume, la tristesse de la foi chez Pascal ? On pouvait croire

(1) *La Vie Littéraire*, t. IV.

que Sainte-Beuve, dans son admirable *Port-Royal* si pénétrant, si impartial, en avait une bonne fois fait justice :

Molière, dit Sainte-Beuve, était plus triste que Pascal, il n'avait pas, dans sa mélancolie, ces joies de la pénitence qui saisissaient, nous l'avons vu, Pascal au seuil de Port-Royal et déjà sous le cilice, qui lui inspiraient en certaines pages de commenter le « Soyez joyeux » de l'Apôtre de manière à faire pâlir elle-même cette délicieuse sagesse de Montaigne. »

L'amertume de Pascal serait dans son renoncement sans la foi, ce qui est absurde et inconcevable.

Il en est de même de la misanthropie de Pascal, ennemi des hommes, étranger aux siens, qu'en reste-t-il après ces lignes :

J'aime la pauvreté parce qu'il l'a aimée.....

J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement.....

L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté.....

Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité (1).

Enfin peut-on, sans la plus étrange incompréhension, méconnaître la profonde, la poignante pitié du mot célèbre « ces pauvres enfants » cité, nous l'avons vu tout à l'heure, par M. A. France lui-même.

Pascal a dit, il est vrai :

« Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naî-

(1) Je n'ignore pas que « charité », d'après Havet, serait pris ici « dans le sens théologique : l'Amour de Dieu pur de toute pensée terrestre ». Mais ce n'est pas l'interprétation de Sainte-Beuve ; Hamon, Du Guet, ont souvent employé le mot dans le sens où nous le prenons actuellement et Nicole précise mieux encore : « L'amour du prochain n'est qu'une suite, une extension de l'Amour de Dieu et c'en est une suite nécessaire. »

tre le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable....»

Cette idée est du dogme le plus purement chrétien, elle trouverait d'ailleurs, s'il en était besoin, une approbation, dirai-je inattendue en M. A. France :

C'est la force et la bonté des religions d'enseigner à l'homme sa raison d'être et ses fins dernières (1).

Il faut d'ailleurs le reconnaître, tout n'est pas à dédaigner dans les attaques de M. A. France ; n'a-t-il pas un savoir-faire admirable pour mettre en évidence les faiblesses de Pascal et les pratiques excessives de sa foi. Les « idées horribles », la « niaiserie », la cuisine, les balais, « l'ordure », aucun critique n'avait ramassé ces arguments-là ; M. A. France les recherche, les réunit en faisceau, les brandit ; patiemment, peu élégamment, il les a recueillis dans les naïfs témoignages de celles que liait à Pascal l'affection la plus sincère et la plus tendre, dans la *Vie de Blaise Pascal*, de Mme Périer et dans cette si curieuse lettre qu'écrivait à son frère Jacqueline Pascal. Cette lettre, Victor Cousin n'avait pas daigné s'en servir, il en explique, il en atténue même les termes par ces lignes :

Après quelques mois d'une piété vive mais raisonnable, Pascal avait succombé à son *humeur bouillante* et sa première modération avait fait place à une dévotion extrême et à des exagérations que sa sœur elle-même lui reproche dans le billet suivant :

Suit la lettre de sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie :

(1) On pourrait multiplier les exemples de ces inquiétantes légèretés. M. A. France reproche encore à Pascal d'avoir aimé les pauvres « comme les libertins aiment les femmes, pour l'avantage qu'il espérait en tirer » (!).... « il trouvait la pauvreté trop bonne pour vouloir la supprimer. Il l'aimait du même amour dont il aimait la vermine et les ulcères » (!) Et M. A. France écrit d'autre part ceci : Le mal est nécessaire.... le mal est l'unique raison d'être du bien, que serait le courage loin du péril et la pitié sans la douleur... C'est grâce au mal et à la souffrance que la terre peut être habitée et que la vie vaut la peine d'être vécue... » Et c'est dans le *Jardin d'Epicure*.... « *Stupete gentes* ! », comme a dit le poète Santeuil.

On m'a fort congratulée pour la grande ferveur qui vous élève si fort au-dessus de toutes les manières communes, que vous mettez les balets au rang des meubles superflus..... (1).

Mais ce que M. A. France oublie, ce sont les années d'insupportables souffrances, les mois d'insomnie que vécut Pascal, c'est ce spasme ou cette paralysie qui ne lui permettait de prendre les « médecines » les plus répugnantes que chaudes et goutte à goutte, c'est enfin cette admirable abnégation, cette douceur, cette simplicité, avec lesquelles il poursuivit jusqu'au terme son but divin.

Tout cela on le trouve aussi mentionné par « cette douce et bonne Mme Périer qui a écrit avec de si belles et si discrètes façons la vie de son frère Blaise » (2), mais pourquoi s'y arrêter, ce n'est que du fanatisme chrétien.

M. A. France ne nous paraît pas plus heureux quand, haussant un peu le ton, il cherche à opposer chez Pascal la raison et la foi :

En définitive, ce ne sont pas les moins bien avisés, ces fidèles qui, comme Pascal, n'appellent jamais leur raison au secours de leur foi. Une telle aide est toujours périlleuse. Chez Pascal, la raison, qui était formidable, eût, d'un seul coup, tout détruit dans le sanctuaire ; mais elle n'y entra jamais.

Comme c'est facile et comme c'est simple, cette conception d'une raison « formidable » et, quand il le faut, si discrète. L'exemple des « amoureux » (3), et l'étude du mysticisme, paraît-il, « éclairciraient assez ces difficultés psychologiques ». Il faut nous contenter de cette espérance vague ; qui ne regrettera pourtant les pages que M. A. France eût pu nous donner sous ce titre : La critique de la Raison Pure chez Sainte Thérèse d'Avila :

Pascal n'a jamais séparé la raison de la foi ; pour mieux

(1) Victor Cousin : Jacqueline Pascal, p. 197.

(2) A. France : *Ibid.* Dans ce jugement sur Madame Périer, faisons ici la part de l'ironie, par prudence, mais remarquons que les sœurs de Pascal ont, malgré la communion d'idées qui les unissaient à lui, rencontré des critiques singulièrement plus indulgents. Ainsi, Jacqueline Pascal, V. Cousin, et Gilberte Pascal, M. France.

(3) Pourquoi ne pas citer ici : le cœur a ses raisons.....

dire, toutes deux, pour lui, peuvent et doivent mener à la démonstration de la vérité du christianisme. Il est facile de multiplier ici les citations :

Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison (1).

Il y a deux manières de persuader les vérités de notre religion, l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. On ne se sert pas de la dernière, mais de la première.

Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration.....

Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit.

Enfin fit-on jamais de la raison « un plus violent usage », suivant l'expression de M. A. France que dans le fameux chapitre « Oui, mais il faut parier », auquel se sont arrêtés Locke, Condorcet et Laplace.

Mais alors, c'est encore E. Havet qui reproche à Pascal de parler de pari et de croix ou pile à propos de Dieu et de salut éternel. Il l'admoneste de façon bien curieuse : « L'Ecriture dit que Dieu a livré la nature aux disputes des hommes (*Eccl. III*, 11) mais non pas que lui-même ait voulu être pour les savants une difficulté de mathématiques, et se soit caché au fond d'un calcul. »

En résumé il ne nous paraît pas évident que M. A. France connaisse bien Pascal ou l'ait vraiment compris. Comment connaît-il donc Tartufe pour le croire janséniste ? Les jésuites ont soutenu cette opinion-là, personne ne s'y est trompé, ni les contemporains, ni la postérité, ni la critique moderne.

Les témoignages contemporains sont précis, on nous

(1) Mais alors Pascal, pour E. Havet, raisonne trop, il raisonne, et M. Havet en est tout scandalisé, contre l'autorité du Pape, des évêques *et de la Sorbonne* !

permettra d'en choisir un frivole en raison de son originalité même. La Direction de l'Intention, chanson galante sur l'air de « Réveillez-vous, belle endormie », fut en vogue au XVIIe siècle et est née du succès prodigieux des *Provinciales.*

Elle explique et commente s'il en est besoin maint passage de *Tartufe*, le rapprochement est frappant (1), la précision « quittez, quittez le Jansénisme » indiscutable. Il faudrait d'ailleurs ici encore citer des pages entières de *Port-Royal* que vraiment M. Anatole France connaît trop peu, elles démontrent jusqu'à l'évidence que Tartufe achève Escobar, qu'il assaille de nouveau le Jésuitisme, et les persécuteurs des *Provinciales* ne s'y trompent d'ailleurs pas, ils s'acharnent sur Tartufe. Villemain enfin, pour citer ce seul nom, ne dit-il pas : « J'estimerais moins les *Lettres provinciales* si elles n'étaient pas écrites avant Molière ».

Il semble inutile d'insister sur ces erreurs choquantes, leur accumulation irrite et étonne. M. A. France pour-

(1) Tartufe. 4e acte : TARTUFE, ELMIRE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend de vrai certains contentements :
Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

Sur la Direction d'Intention.

— Quittez, quittez le Jansénisme
Forcez votre inclination
Pour apprendre du molinisme
A diriger l'Intention.

— Le péché n'est plus qu'une fable
Escobar en est caution ;
Et l'on prend pour dupe le diable
En dirigeant l'Intention.
....
....
— Philis, si l'amour vous enflamme
Contentez votre passion
Et ne craignez rien pour votre âme
En dirigeant l'Intention.

rait-il donc être de mauvaise foi ? C'est impossible, il nous l'atteste lui-même, une fois pour toutes, dans les préambules d'un jugement bien connu sur M. Georges Ohnet : « J'ai l'esprit indulgent et modéré. Je me fais un agréable devoir d'exprimer toujours l'opinion la plus large sous la forme la plus douce. »

Il est vrai qu'il n'était pas question ce jour-là de littérature, suivant le mot célèbre de Jules Lemaître, et qu'il s'agit, pour Pascal, de beaucoup plus. Il s'agit du grand conflit d'idées qui dressa les *Pensées* en face du rationalisme et qui les oppose encore aujourd'hui, toujours aussi grandes, à l'anticléricalisme, ou pour mieux dire à l'antichristianisme contemporain, car voilà le grand mot lâché.

Sans doute M. A. France ne pouvait être avec Pascal ni de cœur ni d'esprit. Nous ne sommes pas, disait Jaurès dans une déclaration demeurée fameuse, nous ne sommes pas des ascètes. Ce *nous* englobait évidemment M. A. France. M. Jaurès et lui ignorent, c'est certain, ce vallon du silence, ce Port-Royal des Champs, si près de nous et pourtant si caché, à l'entrée duquel les bruits du monde paraissent s'éteindre, où l'air semble plus limpide et plus calme, la lumière du jour plus subtile, où quelques pierres mutilées, quelques reliques éparses donnent encore aujourd'hui la plus pénétrante leçon de fidélité, de renoncement et de foi.

Mais s'il est légitime de n'être pas « des ascètes », si c'est un droit de professer le scepticisme le plus décevant, d'osciller même entre le nihilisme le plus stérile et les conceptions sociales les plus brumeuses, du moins devrait-on s'interdire, de par cette incertitude et ces nébulosités mêmes, la critique négligente de certains hommes, de certains livres beaucoup au-dessus de tout cela. Et l'abstention serait prudence quand on reconnaît l'ennemi comme « formidable ».

Devant Pascal, son œuvre et sa foi, Voltaire sut voir ce que valait l'adversaire et *donna* de toute l'âpreté mordante de son génie. Enfant terrible et orthodoxe rageur, Joseph de Maistre, plus tard, flairant le schisme et le danger, visa plus juste et mordit mieux. Mais M. A. France marche à Pascal armé du fusil de paille du subjectivisme absolu et

du sabre de bois du pyrrhonisme relatif, il semble croire qu'il le supprime en quinze pages. L'a-t-il vraiment égratigné et sort-il intact de la rencontre ?

Il devait, il est vrai, plus tard, préfacer victorieusement « une campagne laïque » (1) cela compense, explique et console.

Tous les ans, l'un des premiers dimanches du mois d'août, autour de la statue d'Etienne Dolet, qui fut un honnête homme et un martyr, des groupes de citoyens libres et conscients font retentir du cri de « à bas la calotte » les tristes cieux de la place Maubert.

Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des imprimeurs ou des philosophes que M. Fallières persécuta, ils ne représentent en majeure partie que le négoce en denrées coloniales ; il n'est pas du tout certain qu'ils aient d'Etienne Dolet et de Platon même, une idée même imprécise, mais ils crient avec d'autant plus d'impétuosité, ils s'agitent avec d'autant plus de juvénile ardeur qu'ils ont moins d'idées préconçues.

M. A. France a des idées préconçues, beaucoup sont même, comme il sied, contradictoires. Il ne peut pas, de par son atticisme et l'élégance de la forme que revêt toujours sa pensée, adopter ce cri naïf et trop concret. Il ne peut pas conduire les phalanges laïques devant le chevalier de la Barre, ni autour de la Vierge équestre et dorée de la place des Pyramides, ni devant celle qui, plus gamine, chevauche sur la place Saint-Augustin. D'ailleurs, Jeanne vint de par Dieu, elle fut brûlée, mais pria quand même, elle est de ces martyrs qui ont « le défaut impardonnable de manquer d'ironie, et l'impertinence de se faire brûler pour une opinion » (2) ; au point de vue de la libre-pensée j'ose dire qu'elle ne *rendrait pas*.

C'est ainsi que M. A. France, faute d'un beau cri, a dit à Pascal son fait sous forme de critique littéraire, on a vu comment.

(1) Combes (Emile). 1902-1903

(2) *La Vie littéraire* t. III, p. 31. Voir sur ce passage G. Michaut, *Anatole France*, préface, p. XXII.

Mais, le croirait-on, Proudhon, en une ligne prophétique, a, sur un point, vengé Pascal. Les bourgeois, dit-il, confondent souvent les Jésuites et les Jansénistes. *Bourgeois* est dur, mais, vraiment, M. A. France ne confond-il pas cela et bien d'autres choses encore ? Et voici qu'aujourd'hui M. G. Michaut dans le livre le plus remarquable, le plus précis (1), nous montre la sensualité dominant, dirigeant toute l'œuvre de M. A. France. C'est elle qui lui fit rejeter le stoïcisme, « doctrine sombre », et déclarer la guerre à la religion chrétienne « mille fois plus sombre » : le christianisme ne méprise-t-il pas le corps en proscrivant la volupté ; « ne triomphe-t-il pas dans la mort » en « aggravant » sa cruauté par la frayeur de l'au-delà ? Et les circonstances amenant M. A. France « à suivre sa ligne jusqu'au bout » (2), c'est ainsi qu'il descendit jusqu'au fanatisme sectaire (3).

Est-il donc, ô Sagesse, si pénible et si rude le sentier qui conduit à ta colline sacrée (4). Déesse aux yeux bleus qui L'accueillis sur l'Acropole, viens à nous, guide-nous. Toi seule es juste, ô Pacifique ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es sereine, ô Victoire. *Si tu savais combien il est devenu dif-*

(1) *Anatole France*, p. 281 et suivantes.

(2). *Ibid.* Préface.

(3) « Il approuva toutes les violences, il applaudit à toutes les re-« présailles, il défendit, il réclama toutes les mesures de vengeance et « de proscription, et sous prétexte d'instaurer « la vraie liberté, celle « qui ne reconnaît pas de liberté contre elle » (oh ! la belle formule « et qu'il sied bien à celui qui l'a imaginée de se déclarer partisan « de la tolérance !), il prêcha de son mieux la haine ». G. Michaut, *ibid.*

(4) Nous nous séparons ici, pour conclure, de M. G. Michaut : « Ainsi dit-il, l'exemple de M. France est à lui seul une réfutation du dilettantisme Renanien ». Ce dilettantisme pourtant ne mène pas nécessairement à la violence et au fanatisme, il semblait même, par définition, devoir les exclure. Mais si le dilettante est logique avec lui-même et si les circonstances l'amènent à suivre sa ligne jusqu'au bout ? Nous n'en voyons pas la nécessité, nous parlons de dilettantisme, non de logique ou d'action.

M. A. France, dans un moment sans doute « où il ne voyait pas de péril à droite » (G. Michaut), a jugé que le catholicisme était encore « la forme la plus acceptable de l'indifférence religieuse » ; n'est-il pas plus impartial et plus juste de penser que le Renanisme pur reste encore la moins mauvaise façon de ne ne pas croire.

cile de te servir ! Toute noblesse a disparu ; même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié !

Mais tes lèvres divines restent closes, ton regard lointain nous ignore ; ô Vérité, la déchiffrerons-nous jamais, l'énigme ardue de ton sourire.

Clermont (Oise). — Imprimerie Daix et Thiron.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002269164b

CE PQ 1876
.P3Z715 1913
COO LEGROS, G. L PASCAL ET
ACC# 1341489